N° 80.

ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DU DÉPARTEMENT DE

LA CHARENTE-INFÉRIEURE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 1er avril 1835, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR PHILIPPE-EUTROPE MORÉ, de Balanzac,

Département de la Charente-Inférieure;

Ex-Chirurgien de 3e classe auxiliaire au port de Toulon; Chirurgien militaire, etc., etc.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1835.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologic	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physiquc médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicalc	RICHARD, Examinateur.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirugicale	MARJOLIN, Examinateur. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS, Président.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicalc	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouvean-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL. ROSTAN, Examinateur.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET. .... ROUX. VELPEAU.
Cliniqucd'accouchemens	DUBOIS (Paul).

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Bayle.	Hatin, Suppléant.
Bérard (Augnstc).	Hourmann.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart.	Martin Solon.
Broussais (Casimir).	Piorry.
Cottereau, Examinateur.	Requin.
Dalmas.	Royer-Collard.
Dubled.	Sanson (aîné).
Guérard, Examinatenr.	Sanson (Alphonse).
	Trousseau.

Par délibération dn 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertatinns qui lni seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

DU DÉPARTEMENT DE

LA CHARENTE-INFÉRIEURE.

Position géographique. Le département de la Charente-Inférieure, situé à l'ouest de la France, est compris à peu près entre 45° 10′ et 46° 22′ de latitude septentrionale, et entre 2° 15′ et 3° 45′ de longitude occidentale. Borné nord et nord-est par la Vendée et les Deux-Sèvres, sud et sud-ouest par le département de la Gironde et par la Charente, ouest par la mer, sa superficie est d'environ 355 lieues carrées, ou de 608,050 arpens métriques.

Aspect général du sol. Il présente une pente générale vers la mer.

Sans être montueux, il offre cependant assez d'inégalités, et, sous ce rapport, on peut le diviser assez naturellement en deux zones : 1° la plage maritime, ou le marais ; 2° les terres, ou ce que les habitans du marais appellent du nom de *haut pays*. Cette division nous rendra parfaitement compte des constitutions médicales que nous allons y observer.

Du marais. La plage maritime s'offre sous l'aspect d'une lisière étendue tout le long de la mer, et se prolongeant vers les terres, quelquefois jusqu'à 3 myriamètres ; elle est généralement plane ; le sol en est gras, noir, et presque tout composé de détritus végétaux mêlés à une pâte argileuse. Ce n'est quelquefois qu'à de grandes profondeurs qu'on trouve une couche de calcaire argileux mêlé de sables, d'autres fois même des sables purs, sur lesquels repose immédiatement la première couche. Quelques parties plus élevées, et tranchant au premier aspect au milieu de cette plaine marécageuse uniforme, sont faciles à reconnaître pour avoir été des îles. Le sol végétal en est ordinairement le même que dans celles qui sont encore au milieu des eaux. Dans les unes et les autres, cette première couche se trouve immédiatement appuyée sur de nombreux bancs d'un calcaire plus compacte que celui du reste du marais.

Près la petite ville de Soubise s'offre une carrière de plâtre, la seule du département. Il est en masses blanches, fibreuses, demi-transparentes, et n'offre point de traces de carbonate de chaux comme celui de Paris, dont il diffère encore par son gisement, au milieu des bancs duquel il envoie des prolongemens, et qu'il traverse en tous sens.

Dans différentes parties on trouve aussi du sulfure de fer (pyrite de fer) ; par exemple, en creusant une fontaine à Marennes, et un puits artésien à Rochefort, il en a été découvert des échantillons bien cristallisés en prismes carrés à six faces égales, d'une à deux lignes de diamètre. Ne pourrait-on pas expliquer la formation de ce minéral et du précédent par le dégagement continuel de gaz sulfurés qui a lieu

dans le marais, et qui aurait décomposé les carbonates des mêmes bases?

Du haut pays. Il est très-varié, coupé de vallées plus ou moins profondes, et d'autant plus prononcées qu'on s'éloigne de la mer. Ses collines ne s'élèvent guère à plus de 50 à 60 mètres; elles sont généralement dirigées de l'est à l'ouest, de sorte qu'il y a quelquefois des différences considérables de température entre leurs deux faces.

Il existe cependant de vastes plaines, principalement du côté du midi. A partir d'un myriamètre de Saintes, il en est une connue sous le nom générique de *Champagne*, et qui porte successivement les différens noms de Champagne de Thénac, de Pons, de Jarnac, d'Archiac, etc., suivant les principaux endroits qui s'y trouvent compris. Lorsqu'on approche des bords de la Gironde, le terrain se relève de nouveau, et devient de plus en plus bosselé jusqu'à Mortagne, où se trouvent les élévations les plus considérables du département. Dans toute cette étendue, la terre est grasse, noire, composée de vases desséchées, et offrant plus d'un autre point de rapprochement avec le sol du marais. Si, de Saintes, nous nous avançons directement au levant, c'est là que nous trouvons le sol le plus inégal du département : du côté nord-est, il offre d'abord le même aspect qu'au levant; mais il devient de plus en plus régulier à mesure qu'on va du côté des Deux-Sèvres. Il est dans ces deux parties beaucoup plus maigre, plus sec que dans la Champagne. Cependant, en se rapprochant des Deux-Sèvres, il perd peu à peu ces propriétés, et finit par devenir fort gras. Directement au nord, jusqu'à la Vendée, nous trouvons un terrain plan, noir, le plus fertile de tout le pays. Sur la rive gauche de la Charente, le sol est assez plat, et se confond avec le marais d'une manière insensible; en quelques points cependant la transition est brusque. Il est généralement plus productif que sur l'autre rive.

Partout ces différens terrains sont appuyés sur des bancs calcaires plus ou moins profonds, assez bien stratifiés, et exploités en plusieurs

endroits. Ceux de la rive droite de la Charente sont plus nombreux, plus durs, et offrent un léger reflet grisâtre, un aspect cristallin très-prononcé. Dans la pierre de Saint-Veize, on trouve même des cristaux amorphes visibles à l'œil nu. Elle se dissout dans les acides en laissant un léger résidu siliceux, ne se délite point à la gelée, et fournit par la calcination d'excellente chaux. Celle, au contraire, de la rive gauche est plus molle, d'un blanc sale, légèrement jaunâtre, en bancs moins épais, se délitant facilement à la gelée, ne pouvant point servir à la fabrication de la chaux, toutes propriétés dépendant, sans doute, de l'argile qu'elle contient en quantité notable. Telles sont les carrières de Saintes et de la Clisse, dont les bancs paraissent se continuer immédiatement. Dans la Champagne se trouvent, au contraire, des couches d'un grain très-fin, d'un beau blanc de neige, ne contenant ni silice ni alumine, ce qui la rend encore préférable à celle de la rive droite.

Toutes ces pierres, excepté les dernières, offrent dans leur intérieur des concrétions de silex noir, présentant la plus grande analogie avec celui qu'on trouve dans un gisement bien différent, au milieu des deux ou trois couches de calcaire argileux qui sont au-dessus de la craie à Meudon, près Paris. Fréquemment aussi on rencontre de petites géodes hérissées de petits cristaux de silice. Cependant le gisement de ces cristaux siliceux paraît encore bien plus fréquent dans une sorte de concrétions calcaro-siliceuses qui existent en telle abondance à la surface du sol, que nos routes en sont en grande partie pavées.

Il n'est pas rare non plus de voir ces différens bancs traversés par des lignes rougeâtres de carbonate de fer, leurs fissures remplies par des terres qui en sont fortement colorées; plus rarement en voit-on de petits rognons de la grosseur d'un œuf de pigeon, au plus de celle du poing. On en rencontre aussi à la surface du sol, mais moins purs que les précédens. Cependant j'en conserve un échantillon, que j'ai trouvé les vacances dernières, et qui présente des cristaux assez distincts, bien qu'il paraisse fort usé par des frottemens.

Entre l'humus et les bancs calcaires, existe presque toujours une couche argileuse, et qui a reçu les noms divers de *banche*, de *sablon*, de *brizar*, suivant qu'elle se trouve mêlée à une grande quantité de carbonate de chaux (marne), à du sable, ou simplement colorée fortement en rouge par de l'oxyde de fer. C'est la première variété qu'on trouve dans la Champagne, le voisinage des Deux-Sèvres et de la Vendée; la deuxième coïncide ordinairement avec un sol maigre (les coteaux du levant); la troisième forme le solage des bons bois.

Fossiles. Dans tous ces terrains, à la surface et dans leur profondeur, il existe des fossiles marins univalves et bivalves, des polypes; et je citerai principalement le mytilus edulis, et l'ostrea edulis *L.*, qui se rencontrent à peu près toujours simultanément. Le plus souvent on ne trouve que le moule intérieur, ou l'empreinte sur la pierre. Le silex n'en présente point comme celui de Meudon, déjà cité. Rarement voit-on des ossemens de poissons ou d'autres vertébrés. Sur les rives de la Charente, ces fossiles alternent avec les fossiles fluviatiles.

Il résulte de ces faits que nous avons affaire à un terrain tertiaire, plus moderne que celui de Paris, puisque nulle part on ne trouve la craie; un terrain d'origine neptunienne, formé de dépôts marins principalement, et de quelques dépôts d'eau douce: sa composition nous dit aussi que nous ne devons guère trouver dans les eaux que des carbonates de chaux, de fer, des sels à base de soude, etc., des matières organiques, etc.

Eaux. Ce sont celles des rivières, la Charente, la Boutonne, la Seugne, la Leudre, la Gironde, la Sèvre; de la mer, des nombreux puits et fontaines, des citernes, mares et étangs, etc.

La Charente, prenant sa source dans la Haute-Vienne, près Rochechouart, à trois myriamètres à peu près de Limoges, traverse le département de la Charente, puis celui de la Charente-Inférieure, obliquement du sud-est au nord-ouest, où elle se jette dans la mer, en face

de l'île d'Oleron. Elle reçoit près de Saintes la Seugne, et près de Rochefort la Boutonne. Son cours est tranquille et sinueux. Elle ne déborde que très-peu de temps l'hiver. Ses eaux, légères, inodores, ne donnent de précipité ni par le nitrate d'argent, ni par l'acétate de plomb, ni par l'eau de baryte. Elles cuisent bien les légumes, ne forment point de grumeaux avec le savon, quand elles sont bien pures. (Je n'ai point fait d'essai avec l'hydrocyanate ferruré de potasse, ni avec la noix de galle.) Si on l'examine au-dessous de Saint-Savinien, elle commence à se troubler, pour devenir enfin tout à fait opaque, jaunâtre, nauséeuse, saumâtre depuis Rochefort jusqu'à son embouchure ; changemens qui tous s'expliquent par les marées, qui sont beaucoup moins sensibles à Saintes, et presque nulles à deux myriamètres plus haut. Je ne connais aucune épreuve faite sur les eaux de la Boutonne. Ce que j'ai dit de la Charente, dans la première partie, est en tout applicable à la Seugne, son affluent. Quant aux eaux de la Sèvre, de la Seudre, de la Gironde, elles offrent les mêmes caractères que la Charente près de sa terminaison. Les eaux de la mer sont généralement moins boueuses que celles de l'embouchure des rivières. Cependant, comme la lame se déploie au large sur un terrain fangeux dans beaucoup d'endroits, elle en est troublée; mais elle devient limpide à certaine distance, et dans les endroits où elle frappe contre des rochers.

Les puits sont plus nombreux qu'en tout autre pays, excepté peut-être dans la Champagne, où, à cause de leur profondeur, on n'en trouve guère qu'un ou deux par chaque village. On s'en sert pour boire généralement dans les campagnes, et même dans les villes. Elle offre peu de sels, quoiqu'un peu moins pure, dans la Champagne surtout, que celle de la Charente. Les eaux de puits du marais sont pour la plupart mauvaises. Quant aux fontaines, elles y sont très-nombreuses : il en est de saumâtres ; d'autres qui présentent une matière organique en dissolution, qui les fait se couvrir d'écume lorsqu'on les fait bouillir. Un petit nombre offrent tous les caractères de l'eau potable. Je citerai principalement celle de la Grilletterie, qui autre-

fois était destinée à alimenter la ville de Brouage; celle qui sert à faire les provisions d'eaux pour les embarquemens du port de Rochefort, et qui se trouve près de l'embouchure de la rivière. Quant à celles situées dans les terres, elles jaillissent à peu près également au-dessus, au milieu et au-dessous des bancs calcaires. Les premières se dessèchent ordinairement l'été, et sont peu utilisées; les autres sont pour la plupart aussi pures que la Charente. Quant aux eaux des citernes, mares, étangs, elles sont généralement troubles, sales et quelquefois d'une odeur désagréable, l'été surtout. Il en est cependant où les animaux ne viennent point s'abreuver, qui est d'assez bonne qualité pour qu'en certaines campagnes on s'en serve pour la préparation des alimens.

D'où vient que la plupart de ces eaux, bien que traversant des couches de carbonate de chaux, n'en offrent pas de traces sensibles? Je crois que cela dépend principalement de ce qu'il contient de la silice ou de l'argile, ce qui le rend insoluble. C'est qu'en effet les eaux de la Champagne en sont beaucoup plus chargées. Or, nous savons que le calcaire y est beaucoup plus pur; il semblerait même agir à la manière des filtres en certains lieux. Comment, sans cela, expliquer la pureté presque parfaite de ces sources du marais que nous avons citées tout à l'heure?

Phénomènes atmosphériques. 1° Les courans d'air varient beaucoup suivant les localités : la côte offre, comme dans presque tous les pays, la brise soufflant le matin vers la mer, et le soir vers les terres. Elle est quelquefois assez marquée à trois myriamètres en été. Dans l'intérieur des terres, les vents les plus généraux sont ceux d'ouest et de nord-ouest; ils sont froids et donnent de l'énergie. Des vents d'est et de sud-est soufflent parfois une partie de l'été; ils sont secs et non débilitans. Lorsqu'ils sont, au contraire, sud et sud-ouest, ils rendent le *temps mou*, comme on le dit, c'est-à-dire qu'ils tiennent en suspension une grande quantité de vapeur qui affaiblit; ils sont presque toujours promptement suivis de pluies. Dans le marais, on le pense, ces

vents ont d'ailleurs une action différente suivant les foyers méphitiques sur lesquels ils passent. 2° Le baromètre est plus bas, le thermomètre beaucoup plus élevé dans le marais que dans la plaine en été, double circonstance qui semble avoir une influence bien grande sur l'insalubrité de ce malheureux pays, d'après les remarques de M. *Thévenot.* (Thèse inaugurale, Paris, 1828.) Cet observateur a trouvé le thermomètre, terme moyen, de 24° à 30° cent. en juillet et août; et même, en 1828, il serait monté jusqu'à 37°. Ce haut degré de température s'explique jusqu'à un certain point par la plus grande capacité pour le calorique du sol, qui est noir, rugueux; et aussi par la réflexion des rayons solaires par la mer, d'une part, et de l'autre, par les bancs calcaires du haut pays. Je ne l'ai trouvé aux mêmes époques que de 20° à 25° à Saintes. 3° L'hygromètre marque d'autant moins qu'on s'éloigne plus du marais; cependant les rives de la Charente offrent presque toujours un peu plus d'humidité, qui se traduit au loin par un long sillon de vapeur, qui se dissipe aussitôt que le soleil s'est élevé au-dessus de l'horizon. 4° *Pluies.* Le marais est plus sujet à des brouillards qu'à de véritables pluies; ce sont principalement les parties les plus éloignées du département qui sont le plus sujettes aux orages, qui quelquefois produisent des averses accompagnées de grêle, et causent les plus graves désordres : c'est ce qu'on connaît dans le pays sous le nom de *batteresses.* Il est assez facile de voir que l'air plus dilaté du marais, et par suite la vitesse avec laquelle ces vapeurs traversent l'atmosphère, sont les causes qui mettent à l'abri de ce fléau toutes les terres les moins éloignées. Ces orages sont quelquefois accompagnés d'éclats et de chute de la foudre; ils sont aussi parfois très-malsains, sans doute par les miasmes dont ils se chargent en traversant le marais.

Productions végétales. Le haut pays, qui autrefois offrait beaucoup plus de bois qu'aujourd'hui, a cependant encore assez de taillis qui sont excellens pour la plupart, parce qu'ils sont sur des souches de futaie. Nous ne comptons plus que deux forêts, celle de Corme

Royal et celle de Benon ; l'une et l'autre sont en grande partie exploitées pour faire du charbon. La première fournit en outre une grande quantité d'écorce de chêne pour le tannage des cuirs. Il est encore plusieurs contrées où l'on trouve beaucoup de bruyères et ajones ; mais la quantité en diminue de jour en jour par suite de nombreux défrichemens. On les remplace généralement par les vignobles.

Les vignes couvrent bientôt la moitié du haut pays. Bien que le vin ne soit pas très-riche en alcool, nos eaux-de-vie sont cependant de très-bonne qualité, et se vendent sous le nom de cognac. Le vin blanc pour boire y est assez rarement bon. En effet, pour la fabrication de l'eau-de-vie, on ne le fait qu'avec des raisins très-mûrs, le plus souvent même commençant à pourrir ; et alors il est légèrement trouble et devient gras. Celui qui est cueilli un peu vert, au contraire, comme on le dit, est moins onctueux, et, quoique moins alcoolique, plus agréable à boire. Les vins rouges y sont d'une couleur très-foncée, contiennent beaucoup de tartre, légèrement acerbes ; aussi sont-ils recherchés dans le commerce pour frelater des vins moins colorés. Peut-être ces caractères, que les gens du pays prennent pour de bonnes qualités, dépendent-ils du mode de préparation, qui consiste à le laisser pendant quinze, vingt et même trente jours fermenter avec la râpe, avant de le mettre dans des barriques. En général, lorsqu'il est récolté dans un terrain rocailleux, par un temps sec, il est excellent ; des circonstances opposées le rendent quelquefois détestable. Le meilleur est celui du crû de Senouche, en la commune de Chaniers.

Les céréales, depuis quelques années, sont peut-être un peu trop négligées par suite de l'avidité qu'on a mise à la plantation de la vigne. Tout le vaste plateau de la Champagne est cultivé en froment (*frumentum sativum*), qui forme les deux tiers de la récolte ; en seigle (*secale cereale*), en orge et bayarge (*hordeum quadrangulare et vulgare*). Les terres y produisent trois ans sans avoir reçu d'engrais. Dans la partie *est*, on sème moins de froment et plus de seigle, qui ne donne jamais ou presque jamais d'ergot. Après le froment, c'est, sans con-

tredit, le grain qui donne de meilleur pain ; il est même des paysans qui l'emploient à cet usage presque pur; mais dans ce cas, il est vrai, le pain est un peu lourd. Dans le nord et le nord-est on cultive presque exclusivement le froment, qui, avec celui des deux départemens voisins, se vend sous le nom de blé de Marans.

Nos jardins et nos vergers nous fournissent aussi une grande quantité de fruits d'excellente qualité, et qui se vendent dans le marais, qui en est presque entièrement dépourvu. La châtaigne y est surtout remarquable par sa grosseur et son goût exquis.

La plage maritime est en général nue, si ce n'est en quelques points sur le bord de la mer, où croissent quelques arbres verts, tels que l'yeuse (*ilex aquifolius*), le pin maritime (*pinus maritima*), qui donne, à la Tremblade, de presque aussi beau bois que celui du Nord ; le tamarix (*tamarix Europæa, L.*) se trouve presque partout, épars sur le bord des routes et des fossés; il est le principal moyen de chauffage du pauvre. Il est cependant quelques bouquets de chêne (*quercus robur*) dans le marais Gat, mais dans des positions tout à fait spéciales, dans ces anciennes îles dont nous avons déjà parlé, et encore n'y vient-il que du côté du levant. Sitôt même que la tête des arbres ou taillis atteint le sommet du coteau, le vent de mer les fait périr juste à ce point. Cette action du vent d'ouest se fait même sentir au loin dans les terres sur les jeunes pousses, et surtout sur les fleurs des arbres, fruitiers. Ne serait-ce point aux gaz muriatiques dont il est chargé qu'il faudrait attribuer cette action? En effet, nul autre vent, bien que quelquefois beaucoup plus fort, ne produit pareil phénomène sur la végétation.

Les prairies font une grande partie des revenus du pays, tant par le foin qu'elles produisent que par la grande quantité de bétail qu'on y élève. L'orge est le grain qu'on sème le plus communément ; car la végétation y est tellement active, que le froment ne peut y atteindre la maturité. Les bosses des marais salans ne peuvent même produire que des légumes (*pois* et *fèves*), qui y sont excellens, et qu'on fait entrer dans le pain, ce qui lui donne un goût particulier assez agréable,

quand il y en a peu toutefois. A peine connaît-on dans tout le département le sarrazin (*polygonum phagopyrum*); et si on en cultive quelque part, c'est pour les animaux.

Salines. Nos marais salans font l'orgueil du pays ; ils sont, sans contredit, les meilleurs d'Europe, tant sous le rapport de leur commodité que sous celui de la qualité des produits. Aussi la supériorité de notre sel, depuis long-temps reconnue, le fait-elle rechercher pour les salaisons de la marine; l'Angleterre surtout en achète tous les ans une grande quantité.

Animaux. Jadis on rencontrait une grande quantité de loups et de sangliers dans les bois et les marais ; aujourd'hui le nombre des premiers est tellement diminué, qu'ils ne causent plus aucun dommage au bétail abandonné dans des prés enclos. Quant aux seconds, ils paraissent entièrement détruits. Le gibier y est assez commun ; mais beaucoup moins aussi qu'autrefois, tous changemens qui dépendent de la même cause, l'augmentation progressive de la population.

Les principaux animaux domestiques sont le bœuf, qui est à peu près exclusivement employé au labourage des champs et même des vignes ; le cheval n'y est guère employé que pour la selle ou pour les voitures d'agrément. Les vaches y font du beurre qui rivalise parfois avec celui de Bretagne. Celles du marais sont presque uniquement destinées à faire des élèves ; on a aussi partout de grands troupeaux de brebis, qui donnent une laine excellente et un fromage assez estimé au pays.

En général, on le voit, notre département est riche; il abonde d'une foule de produits, et a de quoi se suffire de tout le nécessaire. Il n'est point de terrain inculte, si ce n'est quelques marais qu'on nomme *marais pourris*. Aussi une foule d'étrangers viennent-ils tous les ans récurer nos canaux, exploiter nos arbres, y exercer une foule d'industries.

Mœurs. Les hommes y sont actifs, sobres pour la plupart, tenant à leurs habitudes jusqu'à l'excès parfois. Le sentiment de la propriété y est très-prononeé, ee qui devait être chez un peuple qui a plus que le néeessaire. La plupart cultivent leurs terres, ou vivent en ferme, font commerce du bétail qu'ils élèvent, de leurs vins, des eaux-de-vie qu'ils fabriquent eux-mêmes. Peu désirent quitter le sol natal; on les voit assez souvent nostalgiques dans les régimens. Cependant ceci n'empêche point d'y trouver des braves qu'une éducation première ou la force naturelle du caractère mettent au-dessus de ces circonstanees loeales. Ainsi M. le baron Richard (ex-préfet) eite, dans la seule petite commune de Retaud, sept légionnaires décorés dans les campagnes de Napoléon.

Constitution. Ils sont d'une constitution forte, de taille plus que moyenne, d'un tempérament plutôt sanguin que nerveux ou lymphatique. Les exemples de longévité n'y sont pas très-rares : M. Richard en rapporte plusieurs; entre autres une femme de eent huit ans, qui ne fut jamais infirme et qui mourut subitement. Pour mon compte, j'en trouve plusieurs dans ma famille seule : ainsi, mes deux grand'mères sont mortes l'une à quatre-vingt-sept et l'autre à quatre-vingt-neuf ans ; cette dernière seule a gardé le lit pendant un an. Il y a deux ans, j'ai perdu un oncle maternel âgé de quatre-vingt-huit ans; il avait eneore toutes ses dents, bien que cependant, il faut le dire, il eût eu toute sa vie plus que du négligé pour les soins de propreté. Je me rappelle encore un vieillard, dans la commune de Balanzac, où je suis né, qui est mort à quatre-vingt-onze ans. Il avait mené une vie assez peu régulière ; de sorte qu'après avoir dissipé tous ses biens, il fut malheureux dans sa vieillesse; il avait été marié suceessivement à sept femmes, dont la dernière était décédée long-temps avant lui.

Tout ce que nous venons de dire, on le voit bien, n'est point applieable aux habitans du marais : là nous ne trouvons, au eontraire, qu'une race dégénérée ; les maladies régnantes et leur vie déréglée

en rendent parfaitement raison. Les hommes y sont d'une grande insouciance, tant pour eux-mêmes que pour leurs proches, leur pays, etc., ne cherchant qu'à jouir du présent, au risque de compromettre un reste d'existence valétudinaire. Aussitôt après leurs récoltes, on les voit, hommes, femmes et enfans, plongés dans les orgies les plus dégoûtantes. Cela ne se prolonge guère au-delà de la moitié de l'annéc, époque où, n'ayant plus de vin, ils sont forcés d'aller solliciter dc l'ouvrage auprès des propriétaires du marais; ils ne boivent alors que de l'eau, ne mangent quelquefois que de mauvais pain sec ou avec des alliacés. Le dimanche, ils sont payés : c'est alors qu'ils vont au cabaret se dédommager des travaux de la semaine. Arrive l'automne : nouvelle affection intermittente. A moins d'une gravité bien grande, ils ne réclament aucun secours : aussi n'est-il pas rare de trouver de ces hommes avec des engorgemens viscéraux considérables, une ascite et un œdème presque général; on se contente de dire qu'ils ont le *tourtas*, sans plus s'occuper d'eux. Leur teint en général est jaune cuivré, verdâtre. Les enfans y sont faibles, périssent en grand nombre dans la première année, ou, s'ils survivent, ne tardent pas à contracter une irritation chronique des voies digestives, qui amène presque toujours l'engorgement des ganglions mésentériques (carreau).

Maladies observées. Après avoir examiné toutes les causes qui peuvent agir en bien ou en mal sur l'état sanitaire, avoir fait ressortir autant qu'il était en nous leur mode d'action, voyons quelles sont les maladies qu'on observe le plus souvent. Qu'on ne s'attende point à trouver ici une longue description, un traitement détaillé de ces affections; notre but est de poser seulement quelques principes d'hygiène et de thérapeutique, dont il sera toujours facile de tirer des conséquences suivant les cas.

Pour le marais, la fièvre intermittente, nous le savons déjà, est l'affection prédominante. Elle se montre quelquefois au printemps, mais beaucoup moins abondante et moins grave ; les moyens simples

suffisent pour la voir se dissiper promptement. Les lieux les plus décimés par la fièvre d'automne sont, Brouage, Rochefort, Moëze, Marennes, Saint-Jean-d'Angély, Saint-Just. La Rochelle, Royan, et tous les lieux placés immédiatement sur la côte en sont généralement exempts, bien que les campagnes voisines du côté du marais Gat en soient infestées. L'épidémie commence non précisément avec les plus fortes chaleurs, mais lorsque déjà elles ont duré un certain temps, que par là les marais se trouvent mis à sec ; lorsque les nuits étant plus longues, leur température offre plus de différence avec celle du jour, au commencement d'août. On a remarqué que les épidémies les plus graves avaient été précédées dans la même année par des maladies éruptives : ainsi, dans celle observée par *Chirac*, et celle de 1828 relatée par M. *Thévenot*, il y avait eu au printemps, dans la première, un grand nombre d'éruptions diverses ; dans la deuxième, beaucoup de varioles, et la fièvre elle-même en était accompagnée. Les symptômes locaux sont le plus souvent du côté du tube digestif ; on observe souvent des vomissemens avant l'accès et pendant la période de réaction. La soif ne s'allume guère que lorsque la fièvre a marché quelque temps dans ce cas ; mais quand il y a absence de vomissemens, elle apparaît dès le début. L'épigastre est souvent douloureux ; lorsque cette complication est intense, elle entraîne souvent une congestion vers l'encéphale, avec un air de stupeur toute particulière, bientôt suivie d'un coma profond, rarement de symptômes spasmodiques (c'est, dit M. *Thévenot*, ce que l'on nomme fièvre pernicieuse, fièvre qui n'est jamais pernicieuse *à priori*, et dans laquelle l'emploi des excitans est presque toujours mortel, si l'on ne met les plus grandes réserves dans leur mode d'administration), c'est-à-dire si on ne fait disparaître les symptômes inflammatoires. Dans quelques-unes de ces fièvres, il y a de la toux avec un sentiment de constriction très-considérable à la base de la poitrine, un frisson très-prolongé. C'est même une des raisons alléguées par M. *Thévenot* pour en placer le siége dans le nerf pneumo-gastrique, et conseiller les excitans antinerveux. Cependant, après ce qu'il a déjà dit des fièvres pernicieuses, il

dit qu'il s'est toujours bien trouvé de commencer le traitement de toutes ces fièvres par deux ou trois jours de diète, boissons délayantes, une saignée générale, si le sujet était fort, et mieux une saignée locale, pour peu qu'il existât des symptômes locaux un peu prononcés; qu'il a même remarqué que, dans la fièvre pernicieuse, la saignée épigastrique suffisait pour faire disparaître aussi les symptômes cérébraux. M. *Delbosc*, dans sa thèse, professe à peu près les mêmes idées. C'est, du reste, le même plan de conduite qui dirige MM. *Lalane* et *Ménard*, dans le service desquels j'ai vu moi-même des hommes à qui je mettais des sangsues à l'épigastre revenir comme par enchantement d'un coma profond.

Dans les îles et les contrées tout à fait maritimes, on voit plutôt des maladies franchement inflammatoires ou continues, et principalement des organes pectoraux. La phthisie héréditaire y est assez rare; mais accidentelle, on la rencontre assez souvent, ce qui se conçoit du reste facilement, eu égard au grand nombre de variations atmosphériques qui produisent souvent des maladies thoraciques aiguës qui passent à l'état chronique, ou des maladies sub-aiguës que l'on néglige; mais aussi, bien qu'en ait dit *Laennec* à cet égard, ces phthisies sont pour la plupart promptement mortelles.

Dans le *haut pays*, il y a aussi quelques lieux couverts, bas, marécageux, le long des petites rivières mal entretenues, où l'on observe des fièvres intermittentes; mais elles sont peu graves et n'offrent rien de particulier. Les principales maladies sont les éruptions, au printemps principalement. La variole fait aussi en toutes saisons d'assez grands ravages chez le peuple, à qui un préjugé défend de se soumettre à la vaccination. On observe aussi quelquefois des angines qui se montrent sous le caractère épidémique; mais à peine y connaît-on le croup, la coqueluche et toutes les autres variétés d'affections graves du même appareil.

Une maladie assez fréquente, et connue du peuple sous le nom de *jotras*, est un érysipèle de la face, peu douloureux, mais avec un gonflement considérable, et qui se termine ordinairement de lui-

même, avec ou sans desquamation de l'épiderme, dans l'espace de quelques jours. Cette affection ne laisse cependant pas que d'être parfois fort grave, soit en passant à l'état phlegmoneux, ce qui est rare, soit en se compliquant avec des symptômes cérébraux. Elle est presque toujours concomitante d'une irritation gastro-intestinale. Elle survient à peu près dans toutes les saisons. La diète et les acidules suffisent dans presque tous les cas pour en hâter la guérison.

L'automne amène assez souvent des dysenteries avec excrétion sanguine (flux de sang). Cette maladie est assez ordinairement précédée de deux ou trois jours de constipation, lorsque surtout elle survient après un excès dans le travail, dans la marche, etc. Chez les enfans, où elle est plus ordinaire, elle est annoncée souvent par une diarrhée simple, et qui acquiert peu à peu le degré de la dysenterie. Celle-ci est presque toujours accompagnée d'épreintes et de ténesme douloureux. Elle se termine d'elle-même le plus souvent en quinze et même huit jours. Traitée convenablement dès le début, elle cède beaucoup plus vite encore; mais elle peut avoir une marche beaucoup plus grave lorsque la phlegmasie remonte jusqu'à l'estomac. On ne tarde pas alors à la voir prendre le caractère typhoïde ou ataxique, et la mort même en être la suite. Cette marche se remarque surtout lorsqu'elle a été exaspérée par une foule de drogues incendiaires, que le charlatanisme et le compérage le plus condamnables débitent comme spécifiques. Les principales sont : l'écorce de chêne, la pulpe de sorbes, le suc d'euphorbia lathyris, la bryone, le tabac, etc., qu'ils ont bien soin de déguiser en les donnant dans des gâteaux, en décoction, etc. Cette simple énumération suffit, je pense, pour faire juger de la prétendue gravité d'une maladie qui, dans la plupart des cas, ne doit ce caractère qu'aux moyens employés pour la guérir. Aussi ne la voit-on jamais si grave chez les gens que le gros bon sens met à l'abri de pareilles duperies.

Notre pays, même le marais, n'est guère passible de ces épidémies graves qui ravagent parfois le monde. Le choléra, dans la première épidémie de 1832, n'a été marqué que par quelques cas légers. Ainsi,

à Saintes, il n'y en eut que quatre bien avérés. Au mois de septembre dernier, il est vrai, a eu lieu une nouvelle invasion sur la côte. La Tremblade et l'île de Ré surtout ont été le plus victimées; cette dernière même paraît avoir perdu un quart de sa population. Je dois à M. *Richardet*, chirurgien sous-aide envoyé pour y faire le service, les détails suivans : La maladie a d'abord frappé, comme à Paris, tous les valétudinaires, et les a frappés de mort. Ensuite, bien que le nombre des malades augmentât, la proportion des décès diminuait. Le traitement a été très-varié, mais peut cependant être rapporté à deux types principaux : *excitant général* et *antiphlogistique*. MM. *Richardet*, *Roy* et *Lépine*, chirurgiens de marine, employèrent les révulsifs extérieurs, la glace à l'intérieur, les saignées générales et épigastriques, lorsqu'elles étaient ou dès qu'elles devenaient possibles; les autres employèrent les excitans *intus* et *extus*. Des relevés étaient pris exactement par l'administration dans tous les services. La différence dans les succès a été tellement à l'avantage des trois premiers, que, par reconnaissance l'administration a fait distribuer à chacun une médaille d'or et trois cents francs d'argent. M. *Richardet* m'a dit ensuite que, de tous ceux qui avaient été surexcités, et qui avaient échappé au choléra, la plupart mouraient de fièvre typhoïde. En voilà, je crois, bien assez pour tracer un plan de conduite en pareille circonstance.

Chose singulière ! c'est que le choléra semble avoir épargné principalement les lieux qu'affecte ordinairement la fièvre intermittente; qu'il semble, au contraire, avoir frappé de préférence ceux qui en sont ordinairement exempts. Ainsi Rochefort n'en a pas présenté un cas, bien que Charente, petite ville voisine, et qui ne souffre jamais des fièvres d'automne, en offrît plusieurs : d'un autre côté, Rochefort n'a presque pas souffert non plus de l'épidémie de saison.

Les scrophules, le rachitisme sont des maladies fort rares dans tout le pays, même dans le marais.

Moyens hygiéniques. D'abord, pour le marais, je me bornerai à faire des vœux avec tous les philanthropes du pays pour que le gouverne-

ment continue les travaux de desséchement. Je ferai observer qu'il a même intérêt à faire marcher les travaux promptement. En effet, tout le monde sait que ceux qui sont restés imparfaits n'ont point tardé à être encombrés par les vases ; d'où, non-seulement perte des sommes employées, mais renouvellement des maladies, abandon des terrains déjà en culture. Les mêmes considérations sont encore applicables à une autre sorte de marais, qui, bien que moins malsain, ne présente cependant qu'une faible population. Je veux parler du *marais Rouchis*, qui fait suite au *marais Gat*, et qui n'en diffère que parce qu'il est submergé par l'eau douce. Le croirait-on cependant? un intérêt mal entendu fait rejeter les moyens de desséchement par les propriétaires, parce qu'on sait que la rouche cesse de croître dès qu'il n'y a plus inondation. Mais que sont ces avantages, en comparaison du premier de tous les biens, la santé? Ne voit-on pas d'ailleurs tous les jours ces rouchis desséchés devenir les meilleures prairies? Et que sont la plupart de nos champs cultivés, si ce n'est d'anciens marais?

Les plantations sont encore un moyen d'assainir le séjour des marais. Les arbres verts croissent très-bien, comme on le sait, malgré le vent de la mer. Peut-être même qu'à l'abri de ceux-ci on pourrait par la suite planter le chêne, l'orme et le peuplier. Ce serait un moyen de détruire les gaz carbonés qui semblent prédominer dans l'atmosphère méphitique de ces lieux, d'en diminuer la chaleur excessive, d'en rendre enfin l'aspect moins monotone, pour ne pas dire désert. Et, sans accorder avec M. *Thévenot* une trop grande part au moral dans la production des fièvres intermittentes, je crois cependant que des sensations agréables ne peuvent être que très-favorables pour y résister.

Si on voulait y transporter des colons, on devrait les prendre d'un pays à peu près analogue, d'un pays pauvre, plutôt du midi que du nord; les y établir l'hiver plutôt que l'été. Les raisons de tous ces préceptes sont senties de tout le monde, je pense.

Le *sang-de-rate* qu'éprouvent les animaux du marais n'est autre

chose qu'une véritable fièvre intermittente, comme l'a observé M. *Thévenot*, comme je l'ai vérifié moi-même plusieurs fois (ce qui prouve tout le poids de l'opinion ridicule qui attribue l'intermittence à la station bipède). On sait combien dans les épizooties de ce genre, il est avantageux d'envoyer les animaux à la côte, ce qui seul suffit pour les faire disparaître complètement en quelques jours. Nous avons fait remarquer d'ailleurs combien peu tous les établissemens tout à fait riverains souffrent de la fièvre intermittente. Hé bien! la conséquence de tous ces faits me paraît simple. Pourquoi ne pas faire pour les hommes ce qui réussit si bien pour les animaux? pourquoi, par exemple, dans les épidémies de Rochefort, ne ferait-on pas des établissemens sur le bord de la mer, où l'on dirigerait immédiatement les malades, plutôt que de se contenter de les envoyer au loin, lorsque déjà ils sont convalescens? Ne devrait-on pas même faire en sorte de placer toutes les habitations sur le rivage, ce qui les rendrait au moins plus agréables?

Que doit-on penser des moyens pharmaceutiques vantés de tout temps comme prophylactiques contre les fièvres de saisons? Je ne crains pas de le dire, ils sont pour le moins inutiles; car il faut les prendre à petites doses, sous peine de les voir produire eux-mêmes d'autres maladies; et alors on conçoit que l'économie s'y habituera bientôt, et dès-lors leur effet sera nul. Bien plus, il rendra nul par la suite leur emploi, lorsqu'il pourrait être bien indiqué par la maladie une fois développée. Ainsi, il faudra donc rayer cette longue liste d'antifébriles, tels que la bière, le vin, la teinture de quinquina, les décoctions ou autres préparations d'amers indigènes. A plus forte raison, doit-on proscrire les excitans plus actifs, tels que les liqueurs alcooliques, que les ouvriers prennent habituellement à jeun pour se fortifier. Cette habitude, si nuisible en toute autre circonstance, est, j'ose le dire, ici le plus sûr moyen de provoquer les symptômes tant redoutés de la fièvre pernicieuse.

Les bains de mer sont des plus salutaires pour les hommes en santé, et encore peut-être plus pour beaucoup de maladies chroni-

ques. Il faudrait cependant avoir grand soin de les défendre aux fébricitans, aux porteurs de catarrhes et de phthisies pulmonaires. En effet, ces maladies sont toujours aggravées par l'air et la température de la mer. Ils agissent à la fois par leurs propriétés physiques et chimiques; ils sont toniques et excitans. Nos bains de La Rochelle et de Royan surtout attirent un grand nombre d'étrangers de tout pays.

Il est un abus grave que je signale à l'administration de la plupart de nos villes, et principalement de Saintes : ce sont les établissemens de tanneries, de chamoiseries et de blanchisseuses sur les rivières, et cela non-seulement très-près du centre de la ville, mais même du côté de la source; de manière que ces matières, répandant parfois une odeur extrêmement désagréable, traversent ensuite toute la ville. Lorsqu'elles servent à alimenter les fontaines, comme à Saintes, l'ingestion de leurs eaux peut n'être pas toujours sans inconvénient. Un vice encore plus grand, c'est l'habitude d'y jeter des animaux morts, et une foule d'ordures. M. *Thévenot* fait, avec juste titre, le même reproche à Rochefort, où l'on trouve des cadavres d'animaux flottans dans les eaux à demi croupies du fossé d'enceinte de la porte Martrou. Ne serait-il pas plus à propos d'avoir des voiries où l'on mettrait en même temps les fumiers et la poudrette, qui, en général, se trouvent déposés trop près des faubourgs? Du reste, il faut le dire, l'intérieur des villes est assez bien entretenu ; Rochefort est même un modèle sous ce rapport.

Dans les campagnes, il y a des usages pour le moins aussi vicieux : ainsi celui de faire du terreau jusque sur le seuil de la porte; avec cela les maisons y sont parfois basses et enterrées, peu aérées : toutes causes qu'on s'étonnerait de ne pas voir produire des affections graves, si on ne savait que ces gens ont l'habitude de ne rester chez eux que pour y prendre du sommeil et des alimens; mais il ne faut point croire qu'elles restent toujours sans effet. Ainsi, lorsqu'un des membres vient à être atteint d'une maladie, il n'est rien de plus commun que de la voir se communiquer à toute la famille. C'est chose éton-

nante de voir avec quelle rapidité les maladies du tube digestif surtout y deviennent quelquefois mortelles. Il faut le dire, cependant, plusieurs des plus riches sont déjà bien mieux logés, ce qui présage une grande amélioration pour l'avenir.

Je termine ici ces considérations. Je suis loin de ne pas sentir toute ma faiblesse en un sujet si neuf, où une observation trop courte m'aura fait commettre bien des omissions ; mais le désir de bien faire sera, j'ose l'espérer, un motif d'indulgence assez puissant aux yeux de mon pays et de mes juges.

PROPOSITIONS DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE.

I.

Dans une inflammation, ce n'est pas tant sa profondeur que son étendue qui excite des symptômes généraux.

II.

La douleur est d'autant plus pongitive que la pleurésie est plus circonscrite.

III.

Entre l'empirisme, qui souvent tue sans le savoir, et le rationalisme qui guérit, ou du moins ne nuit jamais, le médecin ne doit pas plus hésiter que le malade.

IV.

Il n'est point de signe dont la valeur soit absolue ; ce n'est que le concours d'un certain nombre qui traduit infailliblement la maladie.

V.

Les douleurs lancinantes sont loin d'indiquer toujours l'extirpation du testicule, lors même que l'engorgement est ancien et très-considérable.

VI.

Le taxis opéré de la manière ordinaire est souvent impuissant. Dans ce cas, il faudrait embrasser la hernie avec les mains dans toute sa surface, la comprimer d'une manière *douce, graduelle, continue*, et cela pendant même plusieurs heures, s'il était besoin.

FIN.